

## **BRUXELLES**

SOUS

LA BOTTE ALLEMANDE

par **Charles TYTGAT**

**15 octobre 1918**

Il passe, en ville comme dans les faubourgs, un charroi invraisemblable. Longues files de chariots militaires remplis des objets les plus hétéroclites; convois d'artillerie disparate; défilés d'hommes et de chevaux fourbus ; interminables théories de camions automobiles ; cortèges, lamentables, d'évacués français poussant devant eux, la plupart, des petites charrettes à bras chargées de ce qu'ils ont pu sauver de leur avoir ; cortèges plus navrants encore d'évacués belges. Ceux-ci sont composés en partie de chariots attelés d'un cheval, d'un boeuf, d'un âne ou de chiens, mais en partie aussi, hélas! de malheureux qui, intégralement pauvres, font la route à pied, peinant sous le poids du ballot qui renferme leurs hardes et appuyés sur un gros bâton. Ici, ce ne sont pas seulement, comme en France, les hommes qui ont été chassés de leurs foyers, mais les familles entières : pères et mères, vieillards et enfants, malades et bien portants. Il a plu pendant 24 heures

consécutives au cours des huit à dix jours qu'il a fallu à ces malheureux pour arriver au terme du voyage qu'ils accomplissaient, au prix d'efforts surhumains, par des sentiers boueux et non pavés, car les Allemands leur ont interdit l'accès des routes pavées. De vieilles mamans, que l'on avait installées, fort mal, mais du mieux que l'on pouvait, sur des charrettes découvertes – toutes les bâches ont été saisies – ont expiré en cours de route ; de jeunes mères ont vu mourir dans leurs bras, glacés par la froide pluie d'automne, leurs nourrissons et sont arrivées, notamment à Mons et à Gembloux, avec ces pauvres petits cadavres qu'elles portaient depuis de longues heures avec la volonté obstinée d'arriver en un lieu où il se rencontrerait des êtres assez humains pour leur accorder une autre sépulture que le fossé des chemins.

Seigneur mon Dieu, vous qui, dans votre Evangile, avez proclamé la sainteté de la colère et la légitimité de la haine, très humblement je m'agenouille devant vous et je vous implore : faites, je vous prie, que ma pensée se dessèche et que mon coeur s'arrête, avant de permettre que la vision des crimes commis par la race maudite s'affaiblisse à mes yeux.

(pages 509-511)